

Réminiscences du temps des bisons : la restauration des pétroglyphes de Bromptonville

André Bergeron et Louis Gagnon

Journal of the Canadian Association for Conservation (J. CAC), Volume 30
© Canadian Association for Conservation, 2005

J.CAC is a peer reviewed journal published annually by the Canadian Association for Conservation of Cultural Property (CAC), PO Box 87028, 332 Bank Street, Ottawa, Ontario K2P 1X0, Canada; Tel.: (613) 231-3977; Fax: (613) 231-4406; E-mail: coordinator@cac-accr.com; Web site: <http://www.cac-accr.ca>.

The views expressed in this publication are those of the individual authors, and are not necessarily those of the editors or of CAC.

Journal de l'Association canadienne pour la conservation et la restauration (J. ACCR), Volume 30
© l'Association canadienne pour la conservation et la restauration, 2005

Le *J.ACCR* est un journal révisé par des pairs qui est publié annuellement par l'Association canadienne pour la conservation et la restauration des biens culturels (ACCR), BP 87028, 332, rue Bank, Ottawa (Ontario) K2P 1X0, Canada; Téléphone : (613) 231-3977; Télécopieur : (613) 231-4406; Adresse électronique : coordinator@cac-accr.com; Site Web : <http://www.cac-accr.ca>.

Les opinions exprimées dans la présente publication sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction ou de l'ACCR.

Réminiscences du temps des bisons : la restauration des pétroglyphes de Bromptonville

André Bergeron* et Louis Gagnon**

*Centre de conservation du Québec, 1825, rue Semple, Québec (Québec), G1N 4B7; andre.bergeron@mcc.gouv.qc.ca

**Institut culturel Avataq, 3503, rue des Récollets, Québec (Québec), G2A 2W2; louisgagnon@avataq.qc.ca

À l'automne 1963, des archéologues amateurs découvrent un ensemble de pétroglyphes sur du schiste ardoisier localisé dans le lit de la rivière Saint-François, en Estrie (Cantons-de-l'Est), au Québec. Les glyphes consistent en diverses inscriptions, quelques motifs anthropomorphiques et zoomorphiques, ainsi que des symboles abstraits incisés à la surface de cet affleurement rocheux. Les pétroglyphes sont vraisemblablement d'origines culturelles mixtes, c'est-à-dire amérindiennes et autres, et datent d'entre 1740 et 1815, mais peuvent aussi être plus récents ou anciens. L'année suivant leur découverte, l'archéologue qui s'intéresse à ce site croit les vestiges menacés et décide d'entreprendre leur prélèvement. Cet article retrace les grandes lignes de la découverte de ces pétroglyphes, leurs pérégrinations et leur oubli dans des réserves après leur extraction du site. Suite à leur redécouverte en 1995, un projet de restauration permet de reconstituer deux segments du site à l'aide des blocs de pétroglyphes retrouvés. En 2002, ces interventions connaissent leur conclusion lors de la mise en valeur, au Musée de la nature et des sciences de Sherbrooke, du seul site à pétroglyphes attesté dans les Cantons-de-l'Est. Le traitement de restauration consista en un nettoyage ainsi qu'une consolidation de la pierre et, par endroits, au comblement de lacunes afin de renforcer le montage. Un support d'exposition fut construit pour chaque bloc qui épouse le relief de la base des sections de pierres et qui les maintient en place en toute sécurité.

In the fall of 1963, two amateur archaeologists discovered an assemblage of petroglyphs on slate in the Saint-François river bed, in Estrie (Eastern Townships), Quebec. These glyphs consist largely of various inscriptions, some anthropomorphic-zoomorphic motifs as well as abstract symbols incised into a rocky outcrop. Their provenance may be culturally mixed (Native and other), and they likely date from between 1740 and 1815, although this remains an estimate. A year after their discovery, the archaeologist who had taken an interest in the site, concerned that the petroglyphs were at risk, decided to have them removed. This article highlights the history of these petroglyphs from their discovery and travels, through their long years of obscurity in storage after removal from the site, to their rediscovery. It was decided, when the petroglyphs were once again uncovered in 1995, to undertake the restoration of two segments for display at the Sherbrooke Musée de la nature et des sciences. In 2002, these petroglyphs were put on display, an example of the only petroglyphs found in the Eastern Townships. The treatment consisted of: cleaning; stone consolidation; and loss compensation where this was necessary to reinforce the structure. Display mounts were constructed that conform to the shape of the underside of the stones and that provide stability and security during display.

Manuscrit reçu en décembre 2004; manuscrit révisé reçu en juillet 2005

Introduction

Au début des années 1960, les recherches en archéologie rupestre sont si peu développées dans l'Est du Canada que les sites archéologiques où l'on retrouve des inscriptions dans la pierre sont considérés rarissimes au Québec. C'est peut-être ce qui explique l'enthousiasme suscité par la découverte dans le lit de la rivière Saint-François, à Bromptonville en Estrie, de plusieurs glyphes anciens gravés sur un affleurement rocheux de schiste ardoisier poli naturellement (**Figures 1 et 2**). Ce sont deux archéologues amateurs, MM. Jean-Marc et Philippe Forêt, qui firent cette remarquable découverte en automne 1963.

La ville de Bromptonville est située sur la rive sud du Saint-Laurent, à 10 km au nord-ouest de Sherbrooke, sur la rive gauche de la rivière Saint-François. Elle a d'abord été érigée en 1902 comme municipalité du village de Brompton Falls, nom modifié l'année suivante pour l'appellation et le statut présents. Antérieurement à cette période, les Abénakis avaient attribué au lieu la dénomination Pimihlansik, où les eaux tombent. Le nom d'une compagnie de sciage de bois, la Saint Francis Mills, a servi à identifier les lieux un bref laps de temps. Dans la seconde

moitié du XIX^e siècle, Brompton Falls était utilisé pour désigner ce village et les environs.¹



Figure 1. Vue générale du site sur la rivière Saint-François lors du premier examen par l'archéologue, en 1964. Photographie : Collection Daniel Arsenault.

Les glyphes des «pierres de Brompton», aux tracés linéaires incisés dans la pierre, se caractérisent par des motifs anthropomorphiques, zoomorphiques, quelques symboles abstraits et surtout par de nombreuses inscriptions anciennes d'une calligraphie souvent stylisée servant à des initiales et parfois des noms. On y trouve aussi des chiffres qui, selon toutes probabilités, forment des dates. Dans l'ensemble, ces pétroglyphes reflètent une activité graphique aux origines culturelles apparemment mixtes, amérindiennes et autres, remontant à la fin du Régime français au Québec ou peut-être bien davantage, comme en témoigne Pierre de Sales Laterrière (vers 1740-1815) lorsqu'il fait apparemment référence à ce site rupestre où il a lu les noms de nombreux voyageurs étrangers (allochtones)². De plus, ces affleurement rocheux ornés sont situés non loin de la confluence des rivières Saint-François et Magog, autrefois un lieu principalement fréquenté par les Abénakis. Cela vient renforcer l'hypothèse selon laquelle des voyageurs amérindiens peuvent être, quant à eux, les auteurs des motifs habituellement attribués à des autochtones et qu'on retrouve sur les « pierres de Brompton ».

Premiers constats de l'archéologue

Pour l'archéologue René Lévesque, qui visite le site en novembre 1964, la découverte de ces motifs et de dates gravés dans la pierre constitue un événement majeur : « Plus crucial et urgent était le problème de la préservation des gravures, car la nature de la roche et l'action combinée des éléments ne cessaient de les détériorer. Faite de schiste ardoisier à feuillets minces, polie d'un côté par les glaciers, cette roche pouvait difficilement résister à l'érosion, au gel et au dégel, et surtout aux glaces flottantes qui s'y brisent et s'y accumulent à la débâcle du printemps. Et il y avait l'homme! [...] Comment donc faire pour protéger ces œuvres d'art primitif et les rendre accessibles aux Québécois? ».³

Documentation et prélèvement

Le lendemain de sa première visite, l'archéologue occupe sa journée à « photographier les motifs, à les souligner à l'aide de crayons et à les enduire d'un produit élastique pour en tirer des



Figure 2. Détail d'un des regroupements de pétroglyphes avant leur prélèvement. Photographie : Collection Daniel Arsenaault.

modèles. L'arrivée de la neige vient mettre un terme à nos activités qui ne reprendront qu'au printemps ».⁴ L'opération de prélèvement s'effectue entre le 7 et le 15 mai 1965. C'est la municipalité de Bromptonville qui confie à l'archéologue René Lévesque la responsabilité de l'extraction des pierres gravées du lit de la rivière Saint-François. Ce dernier engage une compagnie de tailleurs de pierre⁵ qui va procéder à l'extraction des pierres (**Figure 3**). Des charges de dynamite insérées dans des trous forés en rangées, à faible distance des motifs gravés, servent à désolidariser de la roche-mère plusieurs segments des surfaces ornées. On les retrouve alors découpées parallèlement aux feuillets du schiste ardoisier en blocs allongés de formes irrégulières. Le découpage de la pierre par sections, plus longues que larges, épouse également l'orientation générale de la distribution des motifs, ce qui indique un net souci à vouloir épargner un maximum de glyphes lors du morcellement forcé de ce site rupestre, même si, à de nombreux endroits, il en résulte des motifs sectionnés.

Avant de déplacer les fragments hors du lit de la rivière, les arêtes supérieures des blocs comportant des glyphes sont protégées avec du ruban gommé. Les pierres sont ensuite déposées sur des lattes, attachées avec du fil de fer, puis transportées dans une embarcation jusqu'à la rive. Le déroulement de ces opérations techniques est rapidement modifié : des barres de métal sont utilisées pour soulever manuellement les pierres, tandis qu'un treuil est mis à contribution pour les hisser sur la terre ferme. Durant l'opération de prélèvement, la plupart des étapes sont photographiées, comme en attestent des photographies inédites⁶ de René Lévesque. Les blocs prélevés sont ensuite acheminés à l'Hôtel de ville de Bromptonville pour y être présentés.

Redécouverte

Puis, en 1967, les pétroglyphes se retrouvent au Centre d'études nordiques de l'Université Laval, à Québec, avant de revenir, on ne sait trop à quel moment et par quel moyen, en Estrie. Le 10 novembre 1976, une résolution de la ville de Bromptonville confie la possession, la garde et la mise en valeur de ces pièces « d'origine amérindienne » au Musée du Séminaire de



Figure 3. Vue des pétroglyphes in situ en 1965, avec la mise en place des charges de dynamite par les tailleurs de pierre. Photographie : Collection Daniel Arsenaault.

Sherbrooke, qui doit les exposer au public. Cependant, « cette mise en valeur n'eut jamais lieu et les pétroglyphes de Bromptonville furent oubliés durant presque vingt ans »⁷.

En 1995, suite à un appel lancé par M. Philippe Forêt, un des découvreurs des pétroglyphes, Éric Graillon, un jeune archéologue de la région qui occupe un poste temporaire au Musée du Séminaire de Sherbrooke se met en quête et retrouve les fragments des pétroglyphes de Brompton dans la réserve du Musée. La trouvaille l'incite à entreprendre le regroupement des pierres et à poursuivre diverses recherches qui donnent lieu à un premier rapport intitulé *Localisation et enregistrement du site des pétroglyphes de Bromptonville (BiEx-19)*⁸. Cependant, aucune documentation détaillée ni de plan⁹ ou relevé systématique de l'ensemble des blocs prélevés ne semble avoir survécu aux divers périples des pétroglyphes. Il n'est donc pas possible de vérifier si tous les fragments qui avaient été prélevés en 1965 ont été retrouvés. À l'absence de documentation, également s'ajoute l'état lamentable de plusieurs blocs qui se sont délités plus ou moins considérablement, ce qui rend plutôt difficile tout réassemblage éventuel.

M. Graillon demande alors l'avis de Charles A. Martijn, archéologue et ethnohistorien du ministère de la Culture et des Communications du Québec, qui contacte à son tour les chercheurs Daniel Arseneault, archéologue, ainsi que Louis Gagnon (l'un des auteurs de cet article), historien de l'art, tous deux spécialisés dans l'étude des sites rupestres. Ils effectuent une première visite en avril 1995. Leur rapport de 1996, intitulé *La conservation et la mise en valeur des « pierres de Brompton » – Étude préliminaire*¹⁰, joue un rôle déterminant dans le processus de conservation qui s'enclenche alors.

Fort des recommandations de ce rapport et de l'enthousiasme manifesté par Éric Graillon, le Musée du Séminaire de Sherbrooke confie à ce dernier le mandat de poursuivre le regroupement et l'inventaire systématique des fragments des pétroglyphes de Brompton. Une fois le catalogue préliminaire terminé, le Musée assure la construction des caisses d'entreposage et de transport à l'aide d'une subvention obtenue de Patrimoine Canadien. À partir de cette époque, le Musée met les pétroglyphes à la disposition des chercheurs¹¹. En outre, à quelques reprises, M. Serge Gauthier, alors Directeur des collections du Musée du séminaire de Sherbrooke, accueille un groupe d'Abénakis composé de Sylvia Bertolini, Stéphane Collette, Danièle Duchesneau, Carole Iron et Paul Carignan, un archéologue. Un examen des pétroglyphes leur permet d'identifier certaines de ces gravures comme étant de l'époque précolombienne. Curieusement, commente M. Gauthier¹², ces gravures ne sont pas très spectaculaires, souvent un peu plus effacées, mais, selon ces Amérindiens, significatives. Année après année et toujours avec la même conviction, M. Gauthier défend le dossier des « pierres de Brompton » jusqu'à obtenir finalement les subventions et crédits nécessaires à leur restauration et mise en valeur¹³.

Examen préliminaire du restaurateur et transfert au CCQ

Le 14 septembre 2000, André Bergeron (l'un des auteurs de cet

article), restaurateur responsable de l'atelier archéologie-ethnologie du Centre de conservation du Québec, entreprend une visite au Musée du séminaire de Sherbrooke pour examiner l'état des « pierres de Brompton ». Rapidement, il devient évident que leur restauration requiert une intervention en deux temps. En premier lieu, en l'absence d'un plan du site assorti d'un inventaire précisant la répartition et la position des fragments les uns par rapport aux autres, il faut évaluer quels éléments des pétroglyphes sont disponibles pour le remontage. C'est pourquoi, en octobre 2000, douze boîtes de contre-plaqué contenant les fragments des pétroglyphes entrent au Centre de conservation du Québec. Les blocs de pierre sont déballés, puis un restaurateur, Michel Plamondon, procède à l'appariement des éléments conservés jusqu'à ce jour¹⁴. C'est également ce dernier qui va travailler ultérieurement à la restauration des pétroglyphes.

Cette évaluation préliminaire, effectuée sur une période de trois semaines, permet de constater que des éléments de l'ensemble ont été non seulement endommagés, mais aussi égarés au cours des déménagements ou de diverses manipulations hasardeuses entre le moment de leur prélèvement en 1965 et leur redécouverte en 1995. La tenue mécanique de la pierre se révèle généralement bonne, même si elle présente plusieurs points de faiblesse et d'effritement. De la peinture bleue, blanche et jaune tache plusieurs zones des glyphes; des résidus de papier cache se remarquent par endroits, et des traces de vernis sont également observées à divers endroits sur la surface.

Examen en vue du traitement

Au total, huit grands blocs présentant un potentiel au remontage sont ainsi identifiés. S'il n'est plus possible de procéder à un remontage intégral tel qu'envisagé au départ, plusieurs blocs présentent tout de même des ensembles de motifs suffisamment significatifs pour justifier une intervention. Pour favoriser la préservation des blocs à long terme, et en raison de leur poids élevé, il est décidé de les répartir sur des plates-formes en acier inoxydable, légèrement plus grandes que les dimensions maximales des blocs de pierre. À l'avenir, les blocs restaurés ne seront plus manipulés directement, mais pourront être déplacés à l'aide de ces plates-formes conçues pour leur préservation et leur mise en valeur.

En l'absence de relevé ou de renseignements à propos de leur positionnement et de leur orientation spatiale exacts, il est suggéré de juxtaposer les fragments de pierre sur un plan horizontal, de manière à ce que les pétroglyphes soient visibles en plongée. Cette proposition constitue une solution de compromis, puisque, selon la documentation photographique disponible, les surfaces ornées se déployaient jadis sur le lit de la rivière avec un léger angle aujourd'hui pratiquement impossible à reproduire compte tenu de l'absence de mesures d'angle précises. De plus, ce mode de présentation facilite l'intervention de remontage, puisque le poids de l'ensemble est reporté sur sa partie la plus forte, soit la base des pierres.

Précisons que, lors de l'opération de prélèvement en 1965, les pierres ont été arasées à leur base avec une scie,



Figure 4. Vue d'un des blocs de pierre couché à plat lors de l'évaluation au remontage. Bien que les quatre (4) fragments du bloc soient alignés sur leurs faces ornées, leurs bases forment une découpe en escalier très prononcée. Les glyphes, qui ne sont pas visibles ici, se situent sur les tranches opposées à celles jadis « aplanies » à la scie. Photographie : Centre de conservation du Québec, André Bergeron.

probablement pour aplanir et uniformiser une surface devenue friable par la technique de prélèvement plutôt agressive. Comme les pierres n'ont pas été alignées au moment de cette opération de sciage, l'arrière présente de nombreux décrochements en escalier et en angle (**Figure 4**) qui compliquent d'autant le travail de restauration.

Traitement

Compte tenu du bon état de leurs gravures, de la complexité et de la richesse relatives de ses motifs et de leur potentiel au remontage, après discussion avec les responsables du Musée, deux ensembles de fragments sont retenus pour l'intervention de restauration proprement dite, soit les blocs 1 et 4¹⁵. Le schiste ardoisier présente à plusieurs endroits des zones de fragilité que l'on consolide avec une résine acrylique, de l'Acryloid B-72 à 10 % dans de l'acétone. Des pièces de bois en acajou, installées entre la pierre et la plate-forme en acier inoxydable, servent au

besoin pour mettre au niveau les éléments de pierre entre eux. Fait à noter, cette essence de bois est choisie en raison de sa tenue mécanique, de sa résistance au gauchissement lors d'éventuelles fluctuations climatiques et de son pH, aux alentours de 6. Le point de contact entre la plate-forme de support et la pierre est matelassé à l'aide d'un feutre synthétique en feuille.

Le bloc 1 est remonté à l'aide de neuf fragments, tandis que le bloc 4 en compte trois. Ces fragmentations des blocs proviennent des opérations d'extraction du site ou du délitage du schiste ardoisier lors de manipulations ultérieures. Le remontage des fragments des blocs 1 et 4 est effectué à l'aide de points de pâte époxy disposés en périphérie des blocs de pierre. L'emplacement de chacun de ces points est préalablement isolé avec une résine acrylique, du B-72 dans de l'acétone à 10 %, en vue de faciliter la réversibilité du remontage grâce à l'injection éventuelle d'acétone entre les joints. Chaque bloc est sécurisé sur sa plate-forme à l'aide de profilés en U et de tiges en acier inoxydable, qui sont boulonnés à la plate-forme et matelassés au point de contact avec la pierre à l'aide de tube de silicone (**Figures 5a et b**).

Deux comblements en pâte époxy sont produits pour le bloc 4. Un de ces comblements consolide une zone de perte dans la pierre qui affaiblit le remontage, tandis que le second sert de béquille à l'extrémité du bloc. Pour produire ces comblements, la surface de la pierre est préalablement protégée avec du papier aluminium. De la pâte époxy est mise et laissée en place jusqu'à son durcissement. Elle est ensuite enlevée et façonnée avec des outils électriques. Cette méthode possède l'avantage de ne pas altérer les surfaces connexes du matériau original, puisque le travail mécanique est effectué sans contact avec l'objet.

Les zones comblées sont texturées d'un réseau de points en relief, pour faciliter la démarcation entre la pierre originale et le matériau rapporté (la pâte époxy). Un léger chanfrein est également produit dans la pâte époxy au point de contact avec la pierre pour faciliter l'introduction d'un solvant pour un éventuel

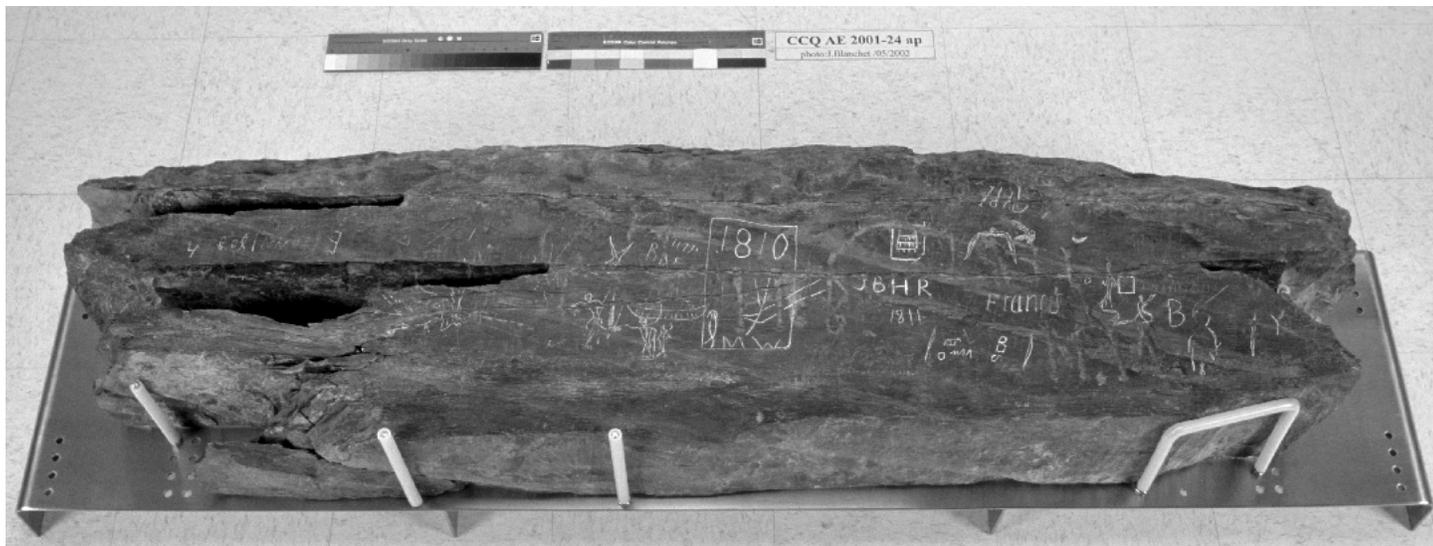


Figure 5a. Vue du bloc 1 après son remontage. Longueur : 1,70 m. Largeur : 39 cm. Hauteur : 28 cm. Poids estimé : 313 kilogrammes. Photographie : Centre de conservation du Québec, Jean Blanchet.



Figure 5b. Vue du bloc 4 après son remontage. On note, à droite, les glyphes du bison et d'une figure humaine brandissant un objet allongé. Longueur : 1,30 m. Largeur : 12,7 cm. Hauteur : 30,5 cm. Poids estimé : 91 kilogrammes. Photographie : Centre de conservation du Québec, Jean Blanchet.

démontage, et mieux démarquer les deux matériaux. De l'aquarelle est utilisée pour intégrer les comblements de pâte époxy, qui sont collés avec du B-72 à 50 % de concentration dans de l'acétone (**Figure 6**).

La surface des blocs de pierre 1 et 4 est nettoyée avec de l'acétone pour éliminer les résidus de vernis (sur le bloc 1, en particulier) et de peinture (principalement sur le bloc 4). La porosité de la pierre a retenu une certaine partie de la couleur, surtout le bleu, qu'il n'est plus possible d'enlever complètement. Après accord avec le Musée, les traces de rehaussement au crayon blanc sont conservées parce qu'elles favorisent la perception des motifs finement tracés dans la pierre mais, aussi, parce que ce crayonnage témoigne de l'histoire de ces artefacts et de certaines pratiques aujourd'hui révolues en archéologie rupestre.

La restauration a non seulement favorisé la mise en valeur de ces pétroglyphes exceptionnels, elle a aussi permis de reconstituer l'image d'un bison (**Figures 5b et c**) qui avait temporairement perdu sa bosse dorsale confirmant de ce fait l'identification de cet imposant mammifère dont l'effigie est ici jumelée à celle d'un Amérindien orné d'une large coiffe et brandissant un objet allongé. Le plus étonnant, c'est que l'image du bison apparaît sur un site rupestre situé passablement loin dans l'est du Canada. Elle soulève désormais l'intérêt des spécialistes, d'autant plus que «les populations [de bison] de l'Est [du Canada] furent exterminées dès 1800».¹⁶

S'agirait-il donc d'une représentation animale d'avant 1800, plus ou moins contemporaine de certaines des dates¹⁷ gravées à proximité sur ce site rupestre? Cette scène au bison pourrait également être une évocation de la seconde moitié du XIX^e siècle — période marquant quasiment l'extinction des bisons, au Canada — issue d'un songe, d'un rituel ou encore d'une scène de chasse qui se serait déroulée plus à l'ouest du pays ou, pourquoi pas, d'un vague souvenir du temps des bisons transmis de génération en génération? Mais aussi, comme le croit une aînée abénaquise¹⁸, la gravure du bison est peut-être plus récente et elle aurait pu être tracée par un Amérindien de l'ouest venu



Figure 5c. Détail du bloc 4 montrant les glyphes du bison et d'une figure humaine brandissant un objet allongé. Photographie : Centre de conservation du Québec, Jean Blanchet.

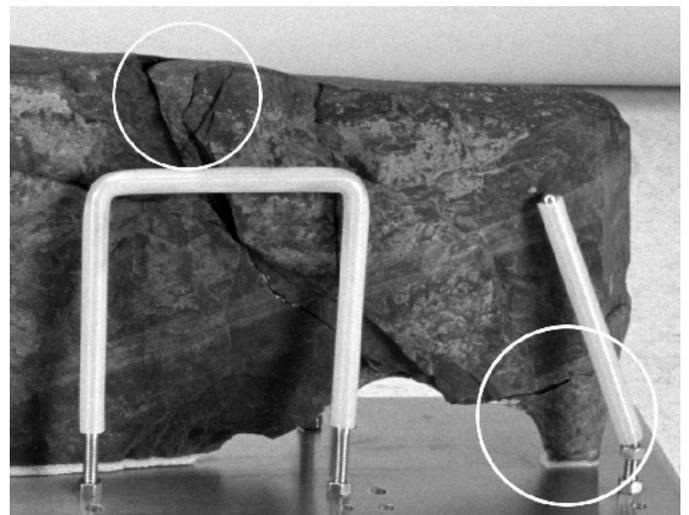


Figure 6. Détail du bloc 4, montrant l'emplacement des deux zones comblées. Photographie : Centre de conservation du Québec, Jean Blanchet.

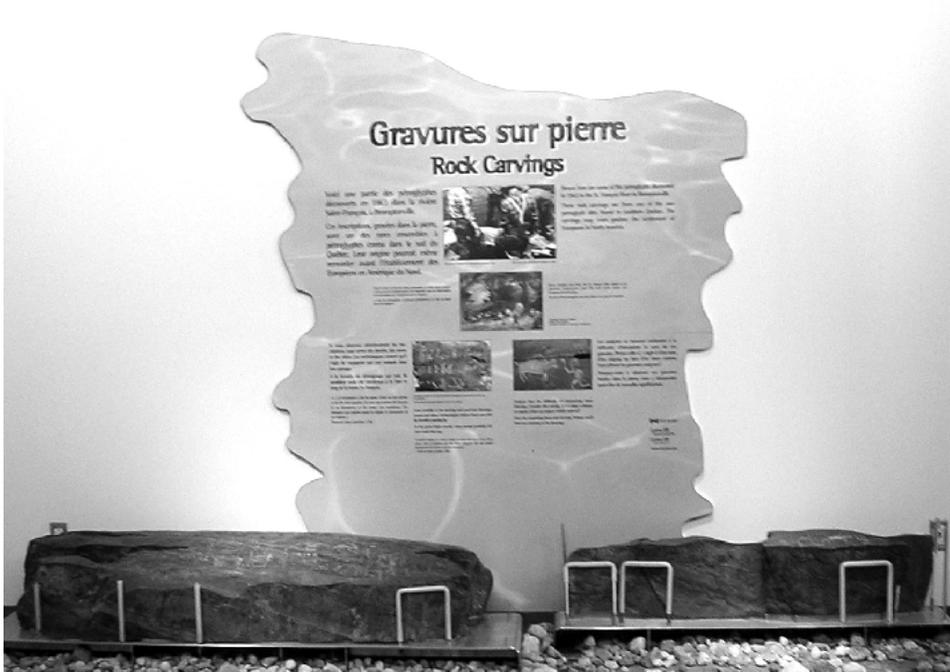


Figure 7. Vue des blocs 1 et 4 installés au Musée de la nature et des sciences en 2003. Photographie : Musée de la nature et des sciences (Sherbrooke).

dans la région des Cantons-de-l'Est, lors de la construction du chemin de fer en bordure de la rivière. Cela reste une autre hypothèse.

Quoi qu'il en soit, le bison, que l'intervention de restauration redonne à voir, est désormais porteur d'un questionnement qui rejoint autant l'interprétation des glyphes que leur datation pouvant résulter de recherches combinées en zoo- et ethnohistoire — ce qui serait une première au Québec! — de ce site rupestre exceptionnellement fréquenté sur plusieurs décennies, voire quelques centaines, à en juger par les fraîches inscriptions datant du XX^e siècle trouvées à quelques mètres en amont de la zone d'extraction des segments du site.

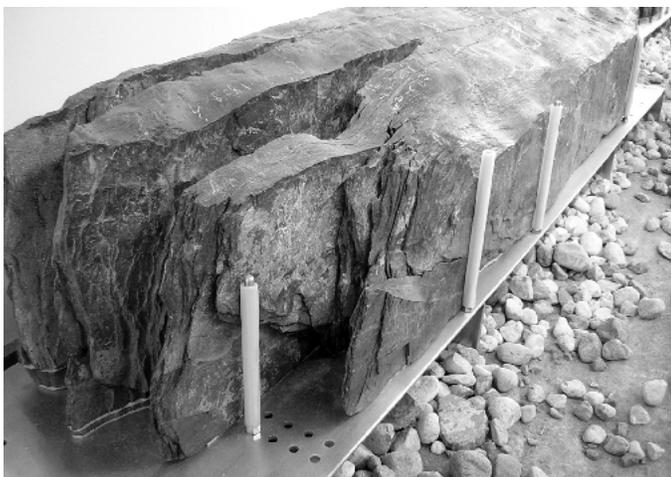


Figure 8. Détail du bloc 1 montrant le positionnement du bloc, les pièces d'acajou et le matelassage de feutre. Photographie : Musée de la nature et des sciences (Sherbrooke).

Conclusion

Les blocs remontés sur leurs plates-formes sont maintenant protégés à l'aide de structures en bois et intégrés à la collection du Musée de la nature et des sciences¹⁹ de Sherbrooke, en même temps que toutes les caisses de contre-plaqué contenant les pierres non remontées. En exposition depuis 2002, les deux blocs sont aujourd'hui accessibles au grand public dans un environnement qui est fort différent de leur lieu d'origine, mais ils sont tout de même conservés dans un lieu qui favorise leur préservation à long terme et qui permet leur interprétation pour le plus grand bénéfice des visiteurs du Musée (Figures 7 et 8).

Éventuellement, lorsque le site rupestre d'où ils proviennent aura fait l'objet d'études plus approfondies et que des mesures de protection seront appliquées *in situ*, il sera possible pour le Musée de mettre sur pied, sans doute avec la communauté abénaquise, des

programmes d'animation qui notamment permettront de détailler le lien entre ces blocs, leur lieu d'origine et leur dimension multiculturelle afin d'enrichir l'interprétation pour qui souhaiterait contempler, dans le lit de la rivière, les vestiges qui y gisent toujours ou ceux mis en vedette au Musée.

Remerciements

Les auteurs remercient Daniel Arsenault, professeur à l'UQÀM, pour le prêt des photos, Michel Élie, du Centre de conservation du Québec, pour la numérisation des diapositives et leur traitement en noir et blanc, ainsi que Murielle Doyle, Maryse Crête, Blandine Daux et Claude Payer du Centre de conservation du Québec et Serge Gauthier, conservateur au Musée de la nature et des sciences, pour leurs commentaires de relecture.

Matériaux

Acétone : Laboratoires M.A.T., 610 Adanac, bureau 300, Beauport, Québec, G1C 7B7. Tél : (418) 660-8666.

Acryloid B-72, résine acrylique (copolymère d'acrylate de méthyl et de méthacrylate d'éthyl) : Bibliofiche, 9630 route Trans-canadienne, Montréal, Québec, H4S 1V9. Tél : (514) 336-4340.

Aquarelles Winsor et Newton : en vente dans les magasins de fournitures d'artistes.

Feutre de polyester en feuilles auto-adhésives Feltac : en vente en quincaillerie.

Pâte époxy Gapoxio : Ventes techniques Labcor, 7565, avenue

M.B. Jodoin, Anjou, Québec, H1J 2H9. Tél : (800) 363-5900.

Tube de silicone : Ventes techniques Labcor, 7565, avenue M.B. Jodoin, Anjou, Québec, H1J 2H9. Tél : (800) 363-5900.

Notes et références bibliographiques

1. Commission de toponymie, *Noms et Lieux du Québec*, Québec, Les Publications du Québec, 1996, p. 91.
2. «Pendant que le sauvage portoit le canot et le bagage, je m'amusai à lire les noms, écrits sur des pierres et sur des bois équarris, de ceux qui avoient été envoyés là en découverte, et les noms, très nombreux, des étrangers qui avoient passé depuis la découverte de ces régions.» Dans : Laterrière, Pierre de Sales, *Mémoires de Pierre de Sales Laterrière et de ses traverses*, Montréal, Province de Québec, Les Éditions Leméac, Collection Trésors du patrimoine québécois (Conforme à l'édition originale de 1873, publiée à Québec par l'Imprimerie de l'Événement), 1980 (1873), p. 152 et 153.
3. Lévesque, René, *Les pétroglyphes de Brompton*, 1964. Manuscrit non publié, non paginé.
4. Lévesque, René, «Des pétroglyphes au Québec», *Vie des Arts*, numéro 52, automne 1968, p. 18 à 23.
5. La compagnie des Carrières Martineau et Deschambault Inc. de Saint-Gérard, Comté de Wolfe, Québec.
6. Une étude préliminaire de ces images a suffi pour constater que les motifs gravés ne furent pas tous photographiés ni avant ni pendant le découpage du site. Ces photos anciennes ne furent jamais publiées ni intégrées à un rapport. Elles furent retrouvées seulement quelques semaines avant que la restauration des pierres soit complétée. Ces images font désormais partie des archives du laboratoire dirigé par le professeur Daniel Arsenault, à l'UQÀM.
7. Graillon, Éric, *Localisation et enregistrement du site des pétroglyphes de Bromptonville (BiEx-19)*, Sherbrooke, Centre de recherche et d'animation en archéologie de l'Estrie, 1996, p. 1. Document non publié.
8. Graillon, Éric, *Localisation et enregistrement du site des pétroglyphes de Bromptonville (BiEx-19)*. Sherbrooke, Centre de recherche et d'animation en archéologie de l'Estrie, 1996. Document non publié.
9. Lors de leur premier examen des pierres de Brompton, Gagnon et Arsenault ont observé des chiffres arabes et romains de facture moderne qui avaient été tracés au cours des dernières décennies sur plusieurs des fragments retrouvés. Ces inscriptions paraissent correspondre à au moins deux tentatives de dénombrement de ces pierres. Cependant, ces numérotations sont incomplètes et sans références pratiques. Voir : la référence 10.
10. Gagnon, Louis et Arsenault, Daniel, *La conservation et la mise en valeur des «pierres de Brompton» — Étude préliminaire*, Loretteville, avril-mai 1996, 16 p. Document non publié présenté à la Direction régionale de l'Estrie, ministère de la Culture et des Communications, Québec.
11. Notamment, en accueillant des étudiants gradués, dont Marie-Ève Lima, qui en a fait le sujet de son mémoire de maîtrise amorcé sous la direction du professeur Daniel Arsenault, archéologue.
12. Gauthier, Serge (conservateur du Musée de la nature et des sciences de Sherbrooke et anciennement Directeur des collections du Musée du Séminaire de Sherbrooke), communication personnelle, décembre 2004.
13. L'ensemble de l'opération de restauration a été financé par le Musée, grâce à une subvention du programme de soutien au renouvellement des expositions permanentes du ministère de la Culture et des Communications du Québec.
14. Centre de conservation du Québec, n° de dossier C.C.Q. : AE-99-28. Document non publié.
15. Centre de conservation du Québec, n° de dossier C.C.Q. : AE-2001-24. Document non publié.
16. Banfield, A. W. F., *Les Mammifères du Canada*, Québec, Musée national des sciences naturelles, Musées nationaux du Canada et Presses de l'Université Laval, deuxième édition, 1977, p. 379.
17. Parmi les fragments de ce site rupestre, on remarque des dates gravées, telles que 1741, 1743, 1766, 1774, 1778, 1781, 1788, 1789, 1810.
18. Ces propos viennent d'un entretien que M. Serge Gauthier a eu en 1995 avec une aînée amérindienne d'Odonak. Gauthier, Serge (anciennement Directeur des collections du Musée du séminaire de Sherbrooke et aujourd'hui conservateur du Musée de la nature et des sciences de Sherbrooke), communication personnelle, décembre 2004.
19. En 2002, suite à la réorientation de sa mission qui coïncidait avec l'occupation de nouveaux locaux, le Musée du séminaire de Sherbrooke a changé de nom pour devenir le Musée de la nature et des sciences.